





Philippe de Gestas

# EN AVANT QUAND MÊME !

*Une histoire à deux voix*



Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-8589-1

© Philippe de Gestas

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À toi Arnaud, mon frère, vilainement tué l'avant-veille de Noël 1994, à l'âge de 22 ans.

Ta pensée ne m'a pas quitté au long des longs mois d'écriture : je te dédis cette histoire, à toi le petit, qui comme Gaston, cachait aux forts et aux puissants, aux riches et aux savants, les profondeurs de ton cœur.



En mémoire  
de Gaston de Gestas, sous-lieutenant  
au 501<sup>e</sup> régiment d'artillerie spéciale A.S.4.  
– 20 juillet 2018 –

EN AVANT QUAND MÊME !





## AVANT-PROPOS

- En verrons-nous un jour la fin ?
- De quoi donc ? De cette fichue poussière ?
- De cette guerre ...
- À quoi bon cette question ... Nous sommes dans la main de Dieu ...
- Moi, j'aimerais mieux que nous soyons en dessous de sa main, Dieu, au moins on serait à l'abri des obus !



Mon frère est mort. Mort, Gaston est là-bas, couché sous la terre, dans le triste vallon de Pierre-fonds, où il n'est rien, qui ne lui est rien.

Écrasé par la Mort, quand il avait fait don de sa vie à la Vie. Et toujours je repense à ces quelques paroles, à ses dernières paroles, celles qu'on dit sans y penser, quand on est encore en vie, quand on est fatigué, qu'on a fait son devoir et que demain n'existe pas encore.

Ces mots de soldats, toujours tuyautés d'humour, non par faiblesse ou par paresse, mais par ce défi ordinaire et confiant qui fait tenir le Français dans les moments les plus durs. Comment croire, croire que sa mort était utile, croire que sa vie continue ?

C'était mon frère, il comptait sur moi et je n'ai rien pu faire, rien empêcher.

Mais qu'aurais-je pu faire ? C'était la guerre. La guerre, pas un jeu.

Combien ont-ils été, comme lui, arrachés à la France, arrachés à la vie ?

Quinze cent mille.

Et Gaston ?

C'est un des quinze cent mille.



## CHAPITRE PREMIER

**A**ssoupie à l'ombre des ormes centenaires de son antique méchouar et des vigoureux platanes de ses voies nouvelles ; entourée de rangs serrés d'oliviers plusieurs fois séculaires, qu'arrosent en tous sens des ruisselets capricieux ; ceinte d'un fouillis de haies vives aux roses foisonnantes, encadrant des près tout fleuris de glaïeuls et d'anémones ; dominée par ses minarets élégants, dont les ciselures s'avivent de faïences polychromes ; couronnée enfin par la haute falaise de Terni, grise et nue, qui l'abrite des vents du sud, Tlemcen était, vers la fin du dix-neuvième siècle, une petite ville charmante, déjà européenne, très orientale encore dans ses débris de tours que des cascatelles éventraient çà et là, pleine d'imprévu, de fraîcheur et de calme méditation, au milieu de hautains souvenirs.

Sur le rempart du nord, nous habitions une assez modeste mais curieuse maison arabe, qu'on aurait dit comme accoudée au parapet. Elle était aménagée à la française, c'est-à-dire pourvue d'un étage, avec un balcon extérieur d'où la vue était admirable parce

qu'on avait abattu tout le côté qui l'aurait masquée. Cette vue s'étendait jusqu'à la mer, nettement aperçue par les beaux jours clairs de l'hiver, à une centaine de kilomètres de là, à travers les dentelures des montagnes qui la bordent à pic, en s'élevant de plus en plus, depuis Oran jusqu'à la frontière du Maroc.

C'est sur ce panorama grandiose, mariant l'ondulation des fauves moissons aux frissonnements de la verdure luxuriante des vergers et des vignobles étagés à perte de vue ; c'est dans cette atmosphère si limpide que l'on compte les toits des villages jusqu'au plus lointain horizon d'où souffle la brise marine ; c'est sur ce ciel, éclatant et pur, où les cigognes à l'en-  
vi décrivent leurs orbes infatigables ; c'est sur cette splendeur terrestre que mon frère Gaston a ouvert, pour la première fois, ses yeux.

*Extrait des mémoires de notre père :*

Gaston René Marie, troisième de mes huit enfants, est né à Tlemcen dans la province d'Oran, le 31 janvier 1894. C'était un gros garçon, placide et vorace. Trop lourd pour ses jambes quand il put marcher, il s'asseyait où qu'il put, malgré l'algarade inévitable. Sa grand-mère maternelle qui l'élevait avec ses deux aînés pendant notre séjour sur les Hauts-Plateaux, l'appelait plaisamment « Poussah » dans ses lettres où débordait son cœur.

Il avait de grands yeux bleus frangés de cils drus, longs, recourbés, admirables ; un tout petit nez rond, la tête ronde aussi et très large. Ses prunelles s'étaient foncées en grandissant, passant au gris-bleu un peu sombre.

Enfant, ce qui dominait dans l'expression de son visage, c'était comme un sentiment inné de la déférence.

Il était lent, se sentant lourd, et cette constatation toute intime, qui l'éloignait de la turbulence, lui enlevait aussi l'adresse, fille de la confiance en soi, et cet esprit d'entreprise si naturel et si souhaitable aux garçons. Mais il n'a jamais, à aucun moment de sa brève existence, connu la peur qui paralyse l'action ; il a toujours fait montre d'une hardiesse bien remarquable, surtout si l'on considère son manque de dispositions physiques dans le jeune âge, et la raison en est merveilleuse : il croit. Il a confiance en ses supérieurs. Il croit dur comme fer et, de fer lui-même dans son apparence quelconque, il se mène impérieusement. Très modeste et très sage, il se défiera de ses moyens jusqu'au dernier jour ; mais toutes les fois qu'il devra donner, il se donnera, quelles que soient les circonstances et jusqu'à ses dernières forces, simplement parce que c'est dans l'ordre des choses selon la logique de son esprit comme de son cœur : il se met à l'unisson de son devoir sans regarder derrière lui, avec une froide raison, un soin extrême de l'effet utile dans une progression constante.